Onzième Année. — N° 254 1er AOUT 1907 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

SOCIÉTÉ DE L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

*Les actionnaires de la Société de l'*Echo du Merveilleux *sont convoqués en Assemblée générale ordinaire, pour le mercredi 21 août, à deux heures de relevée, au Siège social, 28, rue Bergère, à Paris.*

Ordre du jour :

1° Rapport du Conseil d'Administration sur les opérations sociales de l'exercice 1906-1907 ;

2° Rapport du commissaire-censeur ;

3° Approbation des comptes et fixation du dividende ;

4° Nomination d'un commissaire pour l'exercice 1907-1908.

LE MIRACLE MODERNE

C'est le titre du dernier livre de M. Jules Bois. L'*Echo du Merveilleux* en a déjà reproduit un chapitre et nos lecteurs ont pu se convaincre qu'au point de vue littéraire ce nouvel ouvrage de l'auteur de *Le Satanisme et la Magie* n'était point inférieur aux précédents. Mais M. Jules Bois nous en voudrait si nous nous contentions de rendre hommage à son mérite d'écrivain, sans dire, en même temps et en toute franchise, ce que nous pensons de la thèse qu'il soutient. Fort aimablement, d'ailleurs, à la fin du volume, il nous convie à la discussion. Nous aurions mauvaise grâce à nous récuser.

***

Il n'est peut-être pas inutile de marquer tout d'abord en quoi la méthode de M. Jules Bois diffère de la nôtre.

M. Jules Bois ne se borne pas à observer les phénomènes et à en rechercher les lois. Il entend tirer un enseignement de ses constatations. Selon lui, l'étude du Merveilleux doit servir de base à une éthique nouvelle. En mettant le « miracle » à la portée de tous, elle doit aboutir « à la création d'une humanité supérieure ».

On sait que nous n'avons pas d'aussi hautes visées. Notre seule ambition est de classer des faits et d'induire, de leurs caractères communs, des hypothèses explicatives, que nous rejetons ou modifions, au fur et à mesure de nos observations ou de nos découvertes.

Or, il n'est pas douteux que nos conclusions actuelles ne concordent point avec celles de M. Jules Bois.

Pour M. Jules Bois, le miracle moderne (et par là il entend tous les phénomènes dont nous nous occupons : télépathie, effluves humains, tables parlantes, lévitation, maisons hantées, matérialisations, etc.) est purement *subjectif*. Quand nous croyons à son *objectivité*, à sa réalité extérieure, nous nous trompons. C'est en nous, dans notre âme profonde, dans notre *inconscient*, dans notre *surâme*, que tout se passe.

« L'*Au-delà*, écrit M. Jules Bois, est remplacé par l'*En-deçà* ; le miracle *hors et au-dessus de nous*, par le miracle *en nous et par nous*. »

Telle est, du moins, la proposition sur laquelle l'auteur fonde toute une philosophie de la Volonté. Voyons dans quelle mesure cette proposition est démontrée.

M. Jules Bois étudie en premier lieu la télépathie. Il semble comprendre, sous ce terme, tous les genres de pressentiments, avec ou sans hallucination correspondante.

Camille Flammarion a écrit : « L'action d'un esprit sur un autre, à distance, sans intermédiaire de la vue, du toucher, de l'ouïe, d'aucun de nos cinq sens, est un fait aussi certain que l'existence de l'électricité, de l'oxygène ou de Sirius. »

Cette affirmation est peut-être un peu péremptoire. Il est à la portée de tous de constater l'existence de Sirius, de l'oxygène et de l'électricité Celui qui en douterait n'aurait qu'à se mettre dans les conditions requises pour voir Sirius, pour faire de l'électricité ou pour emmagasiner de l'oxygène, il ne serait pas déçu. Il n'en est pas de même pour la télépathie. On n'en provoque pas les phénomènes à volonté. Ils sont fugaces, capricieux, rebelles à l'expérimentation.

On comprendrait donc que, pour les besoins de sa thèse, M. Jules Bois les niât. Il ne les nie pas. Il les admet.

Seulement, il les explique à sa manière.

Il dit :

« Elle (la télépathie) est involontaire et imprévue; elle s'élabore dans les ténèbres de l'inconscience. L'image télépathique, quand il y en a une, est objectivée par celui qui reçoit le message et non par celui qui l'émet. Cette image est une hallucination « véridique », mais, selon toute probabilité, « irréelle ».

Et, réservant le cas où, comme cela a été tenté quelquefois par des sensitifs entraînés, le phénomène télépathique pourrait être reproduit artificiellement, il ajoute :

« Lorsque la communication télépathique est préméditée et volontaire, son caractère se modifie profondément. Elle se rapproche de la suggestion mentale ; et je propose de l'appeler *téléboulie*. »

Cette explication n'a qu'un défaut, c'est qu'elle est en contradiction manifeste avec les faits. Je prendrai un seul exemple, parmi ceux que cite M. Jules Bois. C'est le cas fameux de Swedenborg, qui fut contrôlé par Kant, l'auteur de la *Critique de la Raison pure*.

Je le rappelle en quelques lignes. Swedenborg, voyageant, pris d'un malaise soudain, eut un soir, à Gottenbourg, la vision de l'incendie de sa maison, sise à Stockholm, c'est-à-dire à plus de deux cents kilomètres de là. Il décrivit à ses hôtes ce qu'il voyait, notant, entre autres, ce détail que le feu s'arrêtait à sa bibliothèque. Cela se passait le 19 juillet 1759. On envoya un courrier. Quand il revint, il confirma, à la stupéfaction de tous, l'exactitude absolue du fait. La maison de Swedenborg avait brûlé à l'heure exacte où la vision avait eu lieu. La bibliothèque avait été épargnée par les flammes.

Hallucination véridique ! Image élaborée dans les ténèbres de l'inconscience ! déclare M. Jules Bois. Qui ne comprend que cette explication ne fait que déplacer la difficulté, sans résoudre le problème ?

La première idée qui vient à l'esprit, c'est que, par un mécanisme qui nous échappe, certains sensitifs peuvent être, à travers le temps ou l'espace, affectés par des événements qui les touchent de près.

L'idée de M. Jules Bois est autrement compliquée. Il n'y a, selon lui, aucun rapport de cause à effet entre l'événement pressenti et la vision de cet événement. La vision n'est qu'une hallucination qui, par hasard, se trouve conforme à la réalité...

Je dis *par hasard*. Ce n'est pas tout à fait la pensée de M. Jules Bois. Pour lui, il existe une sorte d'harmonie préétablie qui a fait concorder le fait avec l'hallucination.

Mais, si elle existe, cette harmonie préétablie, elle suffit, à elle seule, à prouver qu'il entre, dans le phénomène télépathique, un élément extérieur au sujet. Ce n'est pas le sujet, ce n'est pas Swedenborg qui, vraisemblablement, pour le cas qui le concerne, a préétabli l'harmonie que Kant a constatée entre l'incendie de sa maison à Stockholm et sa vision à Gottenbourg ?

⁂

Il ne semble pas que, pour les autres catégories de phénomènes, la thèse de M. Jules Bois soit, comme on dit, plus adéquate à la réalité.

M. Jules Bois s'est étendu longuement sur les communications médianimiques.

Il reconnaît que ces communications ne sont pas toutes dues à la supercherie. Il admet que, dans les expériences spirites, des intelligences se manifestent. Mais il a de ces intelligences une conception particulière.

Tout d'abord, il ne croit pas qu'il s'agisse d'âmes de défunts, de désincarnés. Nous sommes sur ce point d'accord avec lui. Il déclare, en outre, que ces intelligences n'ont aucune existence propre. Il en donne pour principale preuve que jamais elle n'ont fourni aucune preuve d'identité. Cette absence de preuve d'identité est constante, et maintes fois nous l'avons constatée.

Mais de ce que les « esprits » — laissons-leur ce nom, pour la commodité du langage — ne donnent aucune preuve de leur identité, on ne peut tirer de cette conclusion qu'ils n'existent pas. Le fait qu'ils ne peuvent ou qu'ils ne veulent nous fournir aucun renseignement contrôlable sur eux-mêmes n'a pas forcément pour conséquence leur irréalité ou leur impersonnalité. On arrête tous les jours des individus qui refusent de se faire connaître : est-ce une raison de douter de l'existence de ces individus?

Il nous semble que nous sommes plus logique que M. Jules Bois quand, du défaut de preuves d'identité, nous tirons cette conclusion que les « esprits » sont peut-être tout différents de ce qu'ils prétendent être et quand, après avoir constaté l'*amoralité* de la plupart de ceux qui se manifestent, nous les comparons aux démons, tels que les définit l'Eglise, et mettons nos lecteurs en garde contre eux.

Mais croire à l'existence des « esprits », en tant que désincarnés ou en tant que démons, ce serait admettre que tout n'est pas « subjectif » dans les phénomènes médianimiques, et M. Jules Bois ne peut s'y résoudre.

Il imagine donc une théorie pour expliquer les « intelligences » qui, par la table ou autrement, se communiquent à nous dans les expériences spirites.

Cette théorie est ingénieuse et séduisante. L'auteur n'a malheureusement fait que l'indiquer en passant. Voici le texte :

« ...Les morts vivent en nous par le souvenir, par le remords, par la crainte, par l'amour. Renan et Auguste Comte croyaient à cette vie subjective de ceux qui ne sont plus. Et cette vie subjective, grâce aux pratiques évocatoires, peut revêtir une certaine objectivité, donner l'illusion d'une résurrection. »

Si j'entends bien ce passage, il signifie que nos ancêtres défunts continuent de vivre en nous, dans notre inconscient, dans notre âme profonde, et que c'est cette âme profonde, cet inconscient qui se manifeste dans les expériences spirites, nous donnant l'illusion de la survie personnelle des morts.

Mais, s'il en était ainsi, on ne comprendrait pas que les « esprits » fussent si parfaitement incapables de se faire reconnaître de nous, ni qu'ils se présentassent sous des noms certainement étrangers à la lignée d'aïeux des médiums ou des expérimentateurs. Je parlais, l'autre jour, du livre dicté par un « esprit » qui prétend être Abailard, et j'y reviendrai certainement, car il est fort curieux ; or, quel est le médium, ou même quel est le contemporain, qui pourrait se vanter d'avoir Abailard pour ancêtre ?

Au reste, la théorie de M. Jules Bois, si ingénieuse qu'elle soit, lui apparaît à lui-même si inconsistante que, comme je l'ai remarqué, il ne s'y arrête pas. Comment, par exemple, l'appliquer aux expériences de Jersey ?

M. Jules Bois, cependant, n'est pas embarrassé.

L'inconscient, la surâme n'est pas seulement constituée par l'âme accumulée de nos ancêtres, elle l'est également par notre âme future ou celle de nos descendants. L'inconscient, c'est à la fois le passé et l'avenir ; et notre âme consciente n'est que ce qui, de notre âme à travers les temps, affleure à la surface du présent.

N'est-ce pas, du moins, ce qui ressort de passages comme celui-ci :

« Dans le phénomène spirite authentique, c'est principalement notre imagination, notre rêve, notre désir, nos espoirs, nos remords, en somme nos plans et nos intentions les plus obscures, qui s'expriment devant nous et pour nous. *À plus exactement parler, on peut dire qu'ici se profile déjà, pour nous vivants, notre spectre.* L'ombre, en effet, qu'allonge autour de nous notre propre personnalité, et dont elle n'a pas plus conscience que notre corps de son ombre à lui, voilà ce qu'obtiennent les spirites dans leurs opérations les mieux réussies.

Je me rappelle avoir regardé avec intérêt, parmi les illustrations d'un livre qui traitait de sciences occultes, une gravure où un nécroman effaré, après avoir prononcé sa conjuration, n'apercevait dans le miroir magique que son propre reflet déformé. *Cette image était à la fois une explication et un symbole.*

A Jersey, dans l'atmosphère favorable de l'admiration ambiante, du recueillement, de l'introspection, comme diraient les philosophes, Victor Hugo s'apparut à lui-même. *Et ce fut, à travers un éblouissement personnel, la vision de tous les hommes de génie qui préparèrent et*

formèrent le géant du Verbe. Le spectre de Victor Hugo — pourquoi ne pas jouer sur le mot ? — se décomposa comme le spectre d'un astre ; *et nous avons pu reconnaître, en les variations de sa lumière, les essences diverses dont il était composé.*

Voici, d'ailleurs, d'après M. Jules Bois, le mécanisme du phénomène :

L'idée dominante, pour les tables de Jersey, *semble généralement fournie par Victor Hugo*, le penseur le plus puissant du groupe, en tout cas, celui dont le verbe était le plus mâle, le plus suggestionnant. Le médium, *Charles, interprétait à sa manière*, poétique et originale, la préoccupation des assistants, qui variait selon l'heure, selon la discussion, selon les personnalités à la table ou dans la chambre. Il s'établissait une sorte de réaction chimique, si j'ose m'exprimer ainsi, entre les idées diverses en présence ; le « précipité », c'était la communication d'un soi disant esprit dont la signature étiquetait la tendance du fragment. Cette combinaison d'éléments parfois en conflit, en tous cas différents, explique que, malgré la prédominance du cerveau de Victor Hugo, *certaines réponses des tables le contrecarrent beaucoup plus d'ailleurs dans la forme que dans le fond.* »

Et voilà pourquoi votre fille est muette !

Faut il discuter?

On pourrait tout d'abord s'étonner que, l'idée dominante étant fournie par Victor Hugo et l'expression par Charles, les réponses des tables fussent, contre toute attente, de Victor Hugo plutôt par le style que par la pensée ; mais laissons ce détail.

Prenons la théorie en elle-même.

Elle suppose ceci. Victor Hugo compose, sans le savoir, des vers qui ont l'air d'être de lui, mais qui disent le contraire de ce qu'il pense ; ces vers, qu'il ne s'est pas formulés à lui-même, il les suggère à Charles, qui ne s'en doute pas, et, grâce à Charles, truchement inconscient, la table les dicte aux assistants.

Il suffit d'analyser ainsi le phénomène pour constater que, de toutes les explications proposées, l'explication par la *surâme* est certainement la moins plausible. Elle ne repose, en tout cas, sur rien de démontré.

Mais ce n'est pas seulement pour les faits télépathiques ou les communications médianimiques de la nature de celles de Jersey qu'il est impossible d'admettre la thèse de la subjectivité, c'est pour la plupart des autres phénomènes visés dans le *Miracle moderne.*

Nous essaierons de le démontrer dans un prochain article — après quoi nous répondrons à la question que M. Jules Bois a bien voulu nous poser à la fin de son ouvrage.

GASTON MERY.

A propos de " la Genèse de l'Ame "

Une lettre du R. P. Gaffre

On sait que nous nous sommes fait une règle de donner, dans toute discussion, la parole en dernier lieu à un théologien.

Nous ne pouvions nous départir de cette règle pour une controverse du genre de celle qui s'est élevée entre Ch. d'Orino et notre Directeur, à propos de « La genèse de l'Ame ».

Dans cette discussion, plus que dans toute autre, l'avis d'un théologien était indispensable.

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui la belle lettre que nous adresse le R. P. Gaffre.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voulez-vous me permettre de répondre un mot de rectification à une allégation que contient la lettre de Ch. d'Orino parue dans le dernier numéro de la *Revue* ?

L'élévation des idées développées par l'auteur de la *Genèse de l'Ame*, le point de vue véritablement supérieur auquel il s'est placé pour discuter vos derniers articles, et j'oserai ajouter, l'estime particulière qu'il sait que j'éprouve pour sa personne, vaudront assurément aux lignes qui suivent d'être prises, non comme des répliques de polémiste en appétit d'argument final, mais comme l'explication amicale d'un esprit sincère et impartial, désireux d'écarter du débat une erreur de principe — toujours funeste à l'ensemble d'un travail.

Ma rectification ne porte d'ailleurs que sur un seul point, mon intention n'étant nullement d'entrer en discussion des données qui forment le fond du livre de Ch. d'Orino. Sur quoi, demande l'auteur de la lettre, repose la tradition ? « Sur la Bible et l'Evangile, deux écrits absolument symboliques qui peuvent être interprétés un peu différemment selon les temps... C'est précisément la Bible qui paraît avoir donné à cette petite étoile qu'est la Terre l'importance exagérée que vous accusez les Esprits de lui avoir réservée. Qui donc, sinon la Bible, a dit : Dieu

créa le monde en six jours, dont cinq furent consacrés à cette planète minuscule qu'est la Terre, tandis qu'un seul suffisait à créer le Soleil, la Lune et les innombrables mondes qui gravitent dans l'infini... »

Première erreur. Ni la Bible ni l'Evangile ne sont des *écrits absolument symboliques.*

L'un et l'autre sont des livres catégoriques contenant tout à la fois des faits et des directions.

Objectifs et immuables par leur fond, il n'ont de subjectivité et de relativité que dans l'esprit qui se les assimile et les applique. La révélation qu'ils contiennent a des assises inébranlables : c'est le Dogme. La compréhension que l'homme en a, au cours des âges varie, grandit et se diversifie selon les concepts individuels ou collectifs, c'est la science du Dogme ; mais le double Livre demeure catégorique et non symbolique. Tel au firmament infini, les clous d'or demeurent soleils, mais prennent leurs dimensions et leur valeur selon l'œil qui les regarde, l'instrument qui les scrute, la puissance mentale qui les mesure.

De là, la deuxième erreur. La Bible ne doit pas être chargée de l'idée plus ou moins juste que l'humanité s'est faite de la planète qui nous porte. L'importance exagérée donnée à cette petite étoile qu'est la Terre n'a rien à faire avec les descriptions de l'auteur de la Genèse. La Bible est un livre que je me permettrai d'appeler éliminatoire.

Elle a pour but, non d'éclairer l'humanité sur les forces cosmiques ou les évolutions humaines, mais simplement de tracer le passage que doit suivre, à travers la vie d'un peuple, la pensée de Dieu pour aboutir au terme de toute révélation et de toute loi : le Christ. Donc élimination sur toute la ligne de ce qui ne doit pas servir à mener à ce point décisif, et au contraire, insistance sur tout détail qui doit en faire saisir le sens et la portée.

« Au commencement, dit la première ligne de la Bible, Dieu créa le Ciel et la Terre. »

Entendez par là, selon l'interprétation des plus profonds docteurs, le monde des Esprits et le monde de la matière.

Mais la Bible n'ayant à s'occuper que de ce dernier domaine, élimine le premier. Elle ne s'occupera pas des myriades d'êtres vivants et intelligents qui peuplent l'infini. Elle s'attache à la matière.

En un cycle rapide de périodes inégales, que l'auteur inspiré fait passer sous les yeux des lecteurs, en quelques tableaux panoramiques qu'il nomme Jours, il montre l'apparition des astres : soleil, lune, etc., etc.

Mais, là encore, il ne s'attarde pas. Il élimine et s'arrête à la planète terrienne.

Pourquoi ? Parce qu'elle a une importance supérieure à celle des autres globes emportés dans l'espace ? Non certes ; mais parce que là doit se dérouler le drame divin qui commence par la main du Père créant la vie, et s'achève par la main du Fils guérissant la mort.

Sur cette terre l'auteur sacré s'arrête.

Il décrit la naissance de l'humanité. Il montre des flancs prodigues d'Adam, sortir « de nombreux fils et filles... » Puis il élimine. Cette nombreuse famille, qui va devenir la souche des nations lui devient étrangère. Il s'attache à la tige sur laquelle va fleurir le peuple prédestiné.

Là encore il élimine. Des fils de la race juive, il ne semble plus bientôt connaître que la tribu d'où naîtra le rejeton davidique, le Christ, fleur épanouie de son peuple, qui meurt de l'avoir formé, comme l'aloès qui ne veut survivre à son fruit.

En s'attardant à la description de la famille de David, la Bible ne prétend pas lui accorder une importance supérieure à celle du reste de l'humanité. Elle veut seulement nous fixer au but qu'elle poursuit.

Ainsi en est-il si l'on compare ce qu'elle dit de la Terre relativement « au Soleil, à la Lune et aux innombrables mondes qui gravitent dans l'infini ».

Quant à croire que la Bible borne la puissance créatrice de Dieu aux misérables vivants de notre planète, ce serait vraiment une erreur prodigieuse que nous sommes loin d'attribuer au délicat auteur de *La Genèse de l'âme.*

Quand le Christ bien-aimé disait avant de quitter ses disciples : « Il y a d'autres brebis que je dois aller chercher qui ne sont pas de ce bercail », il levait sans doute la profondeur de ses yeux divins vers d'autres mondes où d'autres êtres attendaient peut-être aussi une rédemption, opérée par d'autres moyens qui dépassent nos faibles imaginations.

Et lorsqu'il parlait « de ces diverses chambres de la maison de son Père », pourquoi nous refuser d'y voir ces magnifiques habitations dissemblables où vont les élus, selon la parole de saint Paul, d'ascensions en ascensions jusqu'au terme assigné à la nature de chacun par la sagesse éternelle !

Quoi qu'il en soit, je ne saurais mieux achever ces lignes rapides — que j'eusse désirées moins longues — qu'en priant l'auteur de la lettre qui les a occasionnées, d'y trouver plutôt un hommage qu'une critique, et de m'excuser de la liberté que j'ai prise d'ajouter le *In necessariis Unitas*, à l'admirable commentaire qu'il a fait de la formule scholastique *In dubiis libertas, in omnibus Charitas.*

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments de respectueuse et haute considération.

L.-A. GAFFRE.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Le Serpent noir du vieux chef et la Dame à la couleuvre.*

L'*Echo du Merveilleux*, dans son dernier numéro, a reproduit de l'*Almanach des Missions* une curieuse histoire de dédoublement compliquée de nagualisme.

Nous avons publié ici-même, en 1898, quelques anecdotes sur cette sorte de pacte étrange conclu entre un homme et un animal, anecdotes extraites également, pour la plupart, des *Missions catholiques*. Sarcey en fut même un peu ému, et les cita dans sa chronique du *Rappel*. Mais il reprenait bien vite son scepticisme :

— « A Dieu ne plaise que je conteste la vérité de cette histoire ! écrivait-il, à Dieu ne plaise que je l'admette ! Je n'en sais rien et voilà tout ; et comme je puis dire que je n'en saurai jamais rien, comme après tout il m'est fort indifférent qu'un caïman puisse être un nagual, n'ayant aucune envie de prendre jamais un caïman pour camarade, je ne me prononce pas sur ce fait, pas plus que sur une demi-douzaine d'autres, tout aussi extraordinaires, rapportés par l'*Echo du Merveilleux.* »

Ce pacte semble réservé à la race caïmite. Toutefois, chez nous, on a cru souvent en observer des exemples : Cardan et son chien, Samuel Bernard et sa poule noire, etc.

Rodolphe II, roi de Bohême, souverain si curieux de science et d'hyperscience, avait un lion familier avec lequel il vivait dans la plus grande familiarité. Au château de Brandeis, il avait fait construire une galerie (qu'on voit encore) pour aller, sans être vu, de ses appartements à la partie du parc réservée au lion, Le roi passait des heures avec le fauve, et il avait dit maintes fois (assure-t-on) à ses intimes que la mort du lion serait pour lui un événement terrible.

Quoi qu'il en soit, un fait extraordinaire, demeuré inexpliqué, signala la fin du roi Rodolphe. Quelques historiens prétendent qu'il avait la crainte d'être assassiné par ordre de son frère Mathias. Selon d'autres, Rodolphe était fou ; ses familiers cachaient sa démence, et une surveillance étroite le protégeait contre lui-même.

Fût-il un jour assailli par un assassin, ou se blessa-t-il lui-même en se jetant sur la pique d'une sentinelle? Mais le fait est qu'il se montra, tout ensanglanté, à une fenêtre de son palais, en criant d'une voix terrible :

— Ville ingrate ! tu me dois ta prospérité et voici que tu fais attenter à la vie de ton bienfaiteur !

Et, farouche, le vieux roi, agitant ses mains sanglantes sur la foule ameutée, la maudissait :

— Que la colère divine s'appesantisse sur toi, Prague, et sur la Bohême tout entière !

Et il disparut dans les profondeurs de son palais.

Soit par simple coïncidence, soit qu'en son exaltation maladive le vieux roi eût entrevu l'avenir, la sinistre prédiction ne devait pas tarder à se réaliser.

Le lion mourut. — « Maintenant, s'écria le Roi, que les destinées s'accomplissent; je vais mourir ! »

Il tomba dans une sorte de coma et mourut, en effet, peu de jours après.

***

Tallemant des Réaux rapporte une étrange anecdote sur une dame de Supplicourt :

« C'est une dame de Picardie, bien faite, qu'on appelle vulgairement *la Dame à la couleuvre*, voici pourquoi :

« Elle dit qu'étant recherchée par deux gentilshommes, son père préféra celui qui était le plus riche à celui qui était le mieux fait ; que, quelque temps après, comme elle se promenait dans son jardin, celui qui avait été refusé vint prendre congé d'elle, tout désespéré, et lui demanda pour toute grâce qu'elle lui permît de venir lui dire adieu quand il mourrait, parce qu'il était bien assuré de ne guère vivre après le déplaisir qu'il avait reçu.

« Elle lui permit. Il part, et quelque temps après elle devient veuve.

« Au bout d'un an environ, dans le même endroit où ce malheureux amant avait pris congé d'elle, elle entend une voix plaintive, à demi-articulée, et voit une couleuvre autour d'un arbre : cela l'effraie, elle se retire.

« La nuit, elle entend une voix qui se plaint de ce qu'elle ne tenait pas ce qu'elle avait promis ; que c'était l'âme de ce misérable qui lui dit adieu dans le jardin, et que, le lendemain, elle trouverait sur ses habits un animal qu'elle devrait garder bien soigneusement, parce que, tandis qu'il serait en vie, tous ceux qui la verraient auraient de l'inclination pour elle. Après qu'elle fût levée, elle trouva cette même couleuvre du jardin sur ses habits.

« Elle lui fit faire un cabinet plein de cyprès, où elle se retirait avec elle. Il était tout plein de carquois renversés, de flambeaux éteints, de larmes et de têtes de mort ; elle y passait des journées entières. Elle portait presque toujours sa couleuvre au bras ; elle obligeait ses amis à boire après la couleuvre ; elle ne cachetait ses lettres qu'avec un cachet où il y avait une tête de mort entourée de deux couleuvres.

« Romilly, ce fou qui fut si blessé en se battant en

duel contre un de ses amis, et qui dit après qu'il avait été blessé à la chasse, par mégarde, en devint amoureux, lui fit faire un dessin de carrosse où il y avait des couleuvres et des têtes de mort entaillées. Jaloux d'elle, il trouva moyen de lui donner un cocher qui était son espion. Le cocher devint suspect au galant, et un soir que cet homme le reconduisait, il le blessa à mort sur le pont de la Tournelle ; il le voulait jeter dans l'eau, mais il survint du monde. Le pauvre cocher fut transporté à l'Hôtel-Dieu, où il déposa ; mais Mme de Romilly, grande dévote et qui a bien du pouvoir à l'Hôtel-Dieu, fit tant que les confesseurs persuadèrent à ce cocher de se taire et de pardonner. On dit que la couleuvre est morte depuis quelque temps ».

La dame de Supplicourt suivit-elle de près cette couleuvre qui n'était pas nagual sans doute, mais à laquelle l'unissait sans doute un lien magnétique ? Quel lecteur Picard, érudit et curieux, pourrait éclaircir ce petit point d'histoire ?

GEORGE MALET.

CEUX QUI CROIENT AU MERVEILLEUX

Chez M. Charles Maurras

Point n'est besoin de présenter à nos lecteurs M. Charles Maurras. Ils connaissent l'homme politique. Ils savent qu'il est un des plus éloquents apôtres du traditionalisme et qu'il a fondé « l'Action française ». Ils connaissent la valeur de l'écrivain et le talent du critique. Je me borne donc à dire que j'éprouvai à l'entendre me parler du Merveilleux un plaisir égal à celui qu'on ressent en lisant ses écrits. Je dirai même un plaisir plus vif ; car, si j'ai retrouvé chez le causeur la même profondeur de vues, la même élévation de pensée, la même logique, la même clarté qu'on admire chez l'écrivain, les nuances infinies de l'intonation ajoutaient encore à l'harmonie de la phrase, à la poésie, à l'envolée, au lyrisme du discours.

Tout émerveille M. Charles Maurras. Tout, et principalement ce qui, pour tant d'autres, est le banal, l'ordinaire, le *naturel*. Ecoutez le :

— Il n'est pas difficile de croire au Merveilleux, car le Merveilleux est partout. Aveugle qui ne le voit pas !

« Je ne m'en tiendrai pas à invoquer les cas extraordinaires. Il suffit de vivre et d'ouvrir les yeux. Un étonnement religieux et philosophique, le sentiment de la merveille et du prodige naissent du moindre objet dans toute âme un peu réfléchie. Pour ma part, ce n'est jamais sans une admiration où l'enthousiasme suit la stupeur que, chaque soir, en allumant ma lampe je vois flamber la première langue de feu. Pendant quelques secondes, la surprise et la joie que j'éprouve m'expliquent les hymnes des premiers peuples en l'honneur de la flamme, du foyer, de l'étincelle du bois sec et du caillou, de tout ce que leur art venait d'imaginer ou de découvrir pour leur tenir lieu de soleil ! On croit que la fraîcheur, la nouveauté de l'invention était la seule cause de ces transports. Quelle erreur !

« Je n'ignore pas plus qu'un autre les très viei les dispositions mécaniques, les réactions chimiques, les impulsions physiques auxquelles je suis redevable de ma lumière. Elle n'en vient pas moins de briller, d'éclater, de se lancer, au milieu dans la nuit épaisse, comme un jeune être vierge qui tout à l'heure n'était pas et qui vient de naître : *qui est* ! Le problème de ce qui commence est posé. Vous pouvez faire venir le vieil Aristote et lui donner mille ans de vie. Il ne finira pas de s'étonner, de penser et de raisonner, car nous sommes en plein mystère.

« Et le Merveilleux qui s'accommode si bien du mystère ne l'appelle pas nécessairement. Je dirai même que la connaissance claire ajoute au Merveilleux ce que l'esprit humain ajoute au théâtre du monde. Quand on dit : « je comprends », « je m'explique une chose », cela veut dire qu'on a cessé de la laisser vagabonder isolément et qu'elle fait désormais partie d'un ensemble, que nous appelons l'ordre de l'univers et de notre pensée. L'habitude nous endort et nous paralyse parfois sur les spectacles que cet ordre nous donne. Mais, dès que nous sortons de cette somnolence, dès que nous regardons vraiment, toute cette série immense de faits plus ou moins bien catalogués qui passent pour ordinaires nous apparaît tout à fait extraordinaire et, pour ainsi dire, magique. Prenez la plus banale des locutions qui servent à désigner cet ordre, le cliché le plus usé, le plus éculé des termes par exemple, l'*échelle des êtres avec ses « degrés »* ; essayez de réaliser cela par imagination : vous serez enivré de la splendeur, du nombre et de la succession majestueuse de ces vastes gradins où semblent se poser et se distribuer les habitants de l'univers.

« Tout autour de leur architecture sublime, dont les arches s'ouvrent sur l'abîme inconnu, vous appellerez naturelles la discordance des éléments, leur stérilité et leur confusion. Vous ne serez pas étonné si, de place en place, par les baies ouvertes, le long des parapets lointains, un flot d'éléments mal discernés et mal séparés du chaos détermine un peu de tumulte et d'incertitude. C'est justement à quoi votre esprit se

sentira le mieux préparé devant la grondante mer de l'immensité. Vous direz : — Cela devait être. Et vous penserez : — C'était naturel. Et, tout au contraire, vous serez ému de surprise en même temps que d'allégresse, et vous sentirez naître en vous la pure évidence avec toutes les plus brillantes nuances de l'amour intellectuel, vous vous réciterez le *joye, joye, pleurs de joye* de Blaise Pascal, vous chanterez avec le poète du *Paradis* « *cette lumière spirituelle qui est* « *pleine de joie, et cette joie qui passe toute douceur* », aussitôt que vos yeux se seront reportés sur le vaste cirque inondé de jour où se montrent les êtres clairement définis, les faits connus exactement et distribués à leur place, ces beaux ordres sacrés qui enchantent et satisfont toutes les puissances de l'esprit, tandis que la splendeur de leur réalité crée une certitude qui console le cœur.

«La Merveille du Monde paraît alors et se déploie. On comprend que le merveilleux, l'étonnant, l'admirable, le stupéfiant, ce n'est pas du tout qu'il se produise quelque trouble dans cette économie de phénomènes que les esprits légers trouvent si naturelle : non, c'est la complaisance, la ponctualité et l'exactitude dont font preuve, par exemple, les astres en se levant et en se couchant à des heures fixes et en occupant dans l'espace des positions que l'intelligence peut calculer ! D'une manière plus abstraite, le merveilleux réside dans la régularité exemplaire dont tout effet jaillit, au moment dit, de la cause-mère, dont tout mobile est précipité à sa fin, et, j'ose dire davantage, dont tout être s'obstine à persévérer dans sa loi. Voilà la vraie merveille : c'est l'Ordre, c'est la Loi. J'ai lu autrefois de belles pages d'Edouard Drumont sur ce grand sujet, auquel je ne sais trop pourquoi l'on voudrait, de nos jours, imposer le nom de Nietzsche. Nietzsche a pris cela chez nous, et c'est une pensée hautement classique. L'art classique ne s'occupe pas de l'accidentel ni du hasardeux, mais du normal et de l'ordonné. La philosophie classique ne se fonde ni sur l'inconscient, ni sur l'irrationnel, ni sur l'inconnaissable ; elle part de ces admirables séries régulières et concordantes par lesquelles nos anciens Grecs, qui disaient justement que « tout est plein de dieux », désignaient à la fois l'idée générale de l'ordre et la masse de l'univers. La sagesse classique commence par s'étonner devant le beau monstre de l'Etre et fait la question de Voltaire : « Pourquoi y a-t-il quelque chose? » Sa modestie, sa sérénité, sa patience lui viennent de ce qu'elle se réjouit de ses conquêtes inattendues et ne se décourage point devant des obstacles qu'elle a toujours prévus, calculés et compris.

« La rigueur des mathématiques, où l'on oublie trop d'admirer la fidélité de l'esprit humain à lui-même, a gâté, je crois, beaucoup de savants modernes. Il me font rire par leur déconvenue enfantine toutes les fois qu'il leur arrive de constater soit l'imperfection d'une loi, soit la relativité d'un rapport qu'ils s'étaient habitués à regarder comme constant. « Ce n'est que de l'approximation! » disent-ils avec amertume et dépit. — Les malheureux et les ingrats! Eh! qu'il y ait approximation, qu'il y ait semblant ou commencement de règle, *à peu près* de constance ou d'ordination, voilà de quoi plonger dans des abîmes de rêverie et d'extase! Qu'il y ait ombre d'identité entre deux objets différents, qu'il y ait lien entre deux moments séparés par l'abîme infini du temps, voilà proprement un scandale, heureux scandale, mais qui est fait pour épuiser nos ressources d'admiration. Vous admirez l'ouvrage d'art qui enjambe un vallon de quelques centaines de mètres et vous pourriez trouver normal tant de constructions vertigineuses jetées par la discipline du monde et l'intelligence de l'homme à travers l'abîme échevelé du chaos !

«L'antiquité classique vous eût trouvés impies. Elle nommait pieux ceux des hommes qui eurent la conscience claire, le sentiment suivi de cette merveille de l'ordre, faite pour éveiller beaucoup d'actions de grâces, susciter beaucoup de prières et allumer beaucoup d'autels. Mais il en est de même en toute saine philosophie catholique : l'existence de l'unique générateur y est surtout induite du spectacle de l'ordonnance universelle.

«Il est fâcheux que des idées si simples aient figure de paradoxes. Mais tous nos contemporaiens ne comprendraient peut-être pas si nous prétendions leur montrer la merveille des merveilles en des choses vulgaires sur lesquelles ils se croient blasés. Ils entendent, par le merveilleux, autre chose.

« Oui, le phénomène, le prodige et la merveille c'est pour eux le fait nouveau et inexpliqué, ou mal expliqué. C'est aussi la science ou l'embryon de science qui s'applique à cataloguer ces mystères et à en dégager tantôt l'explication naturelle, tantôt, avec plus de mystère, la signification transcendante.

« C'est là-dessus que vous alliez m'interroger tout à l'heure. J'ai eu peut-être tort de me laisser emporter à philosopher.

« Et pourtant ma jeunesse ne fut pas indifférente ni étrangère à ces sortes de recherches. Je m'y suis un peu promené. Si je n'ai pas séjourné davantage dans le pays du Merveilleux et de l'occultisme, c'est en partie faute de temps, en raison de mes autres curiosités qui exigeaient une pâture moins incertaine, mais c'est aussi parce que messieurs les occultistes

(je parle de ceux que j'ai connus en 1890) me paraissaient des gens terriblement pressés. Avant même d'avoir établi un fait, ils s'évertuaient à l'interpréter, à l'expliquer, et, si l'explication ne cadrait pas avec les idées reçues, à reconstruire un monde nouveau pour l'y adapter ! Encore si l'on eût abouti à des vues intéressantes, à des vues générales curieuses et fortes !

« Mais cela était d'une pauvreté déplorable, et vieux, vieux, vieux ! Ce n'était pas la peine de tourmenter tant de guéridons ou d'inventer tant d'ingénieuses machineries pour aboutir à la philosophie de Victor Hugo. On habillait Victor Cousin en bédouin, on reprenait l'alexandrinisme professé à la vieille Sorbonne quelque soixante années plus tôt, on se donnait des masques et parfois des surnoms de cabbalistes et d'initiés. Et ces mascarades, qui ne m'amusaient guère, ne m'apprenaient rien.

« Ce que j'ai vu et su alors m'a convaincu d'une chose. Tout le monde ne devrait pas pouvoir toucher à tous les sujets. En particulier, cette étude des sciences nouvelles, des sciences en formation, devrait être préservée de certains contacts malheureux. Elles n'y gagnent rien, l'esprit public peut en souffrir, et des imprudents peuvent s'y gâter. Puisqu'il y a des livres consacrés à l'hygiène des intellectuels, je ne désespère pas d'y voir un jour recommander, non l'abstention, mais une vigilance sévère pour tout ce qui confine à cet ordre d'idées. Je ne bannirais pas de l'amphithéâtre du Merveilleux les écrivains et les poètes dont l'esprit est équilibré, la nature saine et puissante, un Anatole France, un Paul Bourget, par exemple ; quant à ceux qui sont tout sensibilité, je vois parfaitement qu'ils peuvent faire de magnifiques médiums, des simulateurs de premier ordre ou des charlatans accomplis, aider ou retarder le progrès de l'occultisme et, de toute façon, se détraquer profondément au physique comme au moral. Que l'exercice les divertisse, les occupe ou leur semble utile, j'y consens. Ce que je voudrais, c'est qu'ils fussent avertis au point de départ, car j'ai vu naufrager de fort belles intelligences.

« Ai-je besoin de dire que, sur le fond des choses, les négations précipitées de beaucoup de savants me parurent aussi ridicules que l'affirmation dogmatique des littérateurs agités ? Je n'oublierai jamais le physiologiste distingué, peut-être éminent, qui, pour me démontrer l'impossibilité « absolue » de la communication de la pensée, me déclarait qu'il suffisait de sectionner un nerf du trajet pour interrompre la transmission de la pensée dans l'enceinte même du corps. « Pas de filet nerveux, pas de transmission », ne cessait-il de répéter. « Pas de fil, pas de télégraphe », lui répondais-je à demi-voix, car c'était le moment où il était question de la découverte de M. Branly. Ne connaissant qu'une petite partie des lois et des phénomènes du monde, comment dirions-nous « impossible » en cet ordre-là ? Il y a une impossibilité en mathématique et en logique, dès que l'analyse révèle la contradiction. Il y a impossibilité en matière politique, puisque l'essentiel, dans ce domaine, a été saisi de bonne heure et constamment vérifié. Mais en physiologie ! Mais en psychologie. Mais dans tout ce qui tient à la contexture intime de l'homme ! Une seule attitude est sage dans ce sujet : tenir la croisée bien ouverte et, lorsque vient la nuit, se tenir en garde contre le fantôme et l'escroc.

« Précaution n'est pas négation, et ce n'est pas une folie, c'est au contraire signe de critique prudente que de commencer par admettre *à priori*, oui, *à priori*, avant l'observation et la démontration, qu'il y a quelque chose, qu'il doit y avoir quelque chose, *qu'il ne peut pas ne pas y avoir* quelque chose dans le répertoire considérable, pour ne pas dire immense, que nous fournit l'histoire ou la chronique de tous les peuples et de tous les pays, tantôt sur la vérité des pressentiments, tantôt sur les avis contenus dans le vol des astres ou dans les songes, tantôt même sur les phénomènes de translation, de lévitation, de matérialisation, peut-être aussi de résurrection. On en a toujours parlé, on en parle toujours. Nous ne savons exactement ni ce qu'est notre mort, ni ce qu'est notre vie, et la longue expérience que possède le genre humain de ces deux modifications contraires de l'être ne permet point de dire qu'il ne s'est pas présenté des cas de vie ou de mort tout à fait singuliers, anormaux, extraordinaires.

« En deçà, tout est bien possible. Et pour l'au-delà, qui peut oser dire : impossible ? Des faits autorisés par le témoignage d'une multitude de siècles ont droit à l'examen attentif, continu, de tous ceux que leurs études ou leur existence n'ont pu disposer en ce sens. Quant aux explications philosophico-scientifiques dont on nous sature depuis quelque temps, je dirai qu'elles ne me semblent ni très cohérentes, ni très ingénieuses, ni très solides, mais toutes les qualités absentes peuvent venir avec le temps.

— Avez-vous pratiqué personnellement des expériences ?

— Assez pour me savoir d'une remarquable ignorance.

« Sur deux points seulement, je peux me prévaloir de quelque exercice.

« La graphologie m'a intéressé tout d abord par sa vraisemblance, qui est extrême. Comment le caractère d'un individu ne se refléterait-il pas dans son écri-

ture? Comment l'impulsion nerveuse, où se résume l'énergie, où se condensent les habitudes, cesserait-elle d'exprimer une personne quand elle est employée à diriger la main de l'homme ou de la femme qui écrit? A ne consulter que l'évidence première, — d'un œil sommaire et cartésien, — l'écriture *doit être* le miroir de l'esprit et de l'âme. Les choses se compliquent quand on les voit de près. Vous savez bien que, d'après de très adroites expériences instituées tout récemment, nos plus habiles graphologues commettent couramment des erreurs ridicules. Ils ne distinguent pas un homme d'une femme, un académicien d'un maître d'armes, un juif d'un chrétien, ni même un blanc d'avec un noir.

« Et cependant ! et cependant ! Il y a longtemps que j'ai renoncé pour ma part à ce passe-temps si instructif, mais, comme tous ceux qui en ont fait l'épreuve, il me souvient de révélations merveilleuses tantôt lues couramment, tantôt lentement déchiffrées, sur les feuillets couverts par des mains inconnues. Qu'est-ce qui me guidait? Des règles? Quelques-unes, en petit nombre, et bien souvent faillibles. Rien de plus? Quelque chose que je ne puis pas appeler intuition et qui, du dehors, y ressemble. Après m'être fortement pénétré des caractères fondamentaux du graphisme que j'examinais, il m'arrivait de refaire, de recommencer en pensée les mouvements de la main qui m'avaient paru nécessaires à l'exécution du tracé : une sorte d'induction brusque, infiniment ténue et délicate du reste, par un jeu d'analogie que je renonce à vous débrouiller, me montrait aussitôt le plexus des impulsions, des sentiments, des volitions physiques, sous lesquels j'étais amené à supposer un caractère déterminé. Que la supposition fût juste, que ce caractère imaginé fût le vrai, c'est ce que l'expérience montrait plus d'une fois. Je vous donne le procédé pour ce qu'il vaut, mais un de mes amis retour d'Amérique m'a souvent proposé de monter un cabinet de consultation graphologique auquel il prédisait une vogue fabuleuse. Mais je n'ai pas eu de mérite à refuser cette fortune.

« La chiromancie est encore une assez vieille fantaisie à laquelle j'ai été fort longtemps fidèle. Elle m'a paru autrefois assez importante pour en faire le sujet d'un petit livre qui n'a jamais été écrit complètement mais que j'achèverai peut-être, *Le Mont de Saturne.* La chiromancie est-elle plus capable que l'astrologie de nous dévoiler l'avenir? On peut en décider après une quarantaine d'années d'observations méthodiques, ce qui n'est point mon cas, mais je *crois* que l'étude de la main fournit des données indiscutables sur le caractère. Il y a des constantes. En les appliquant aux personnes que je connais, je vérifie ce que je sais. En les appliquant à des inconnus, je découvre ce que leur entourage me confirme. Il y a là quelque chose de très sérieux, mais aussi, pour le moment du moins, d'incompréhensible.

« Car enfin, s'il est certain que le développement du mont de la Lune annonce un tour rêveur de l'imagination et le développement du mont de Mars un esprit batailleur, comment ces caractères sont-ils localisés sur tel mont et non pas sur d'autres ? Quelle est la raison de cette distribution ? Non que l'architecture psychologique ainsi gravée dans la main me semble dépourvue de toute logique. Il y a des lumières ou plutôt des lueurs. Certaines données s'expliquent. On comprend assez que la clairvoyance soit signifiée par l'éloignement de la ligne de tête et de la ligne de cœur. On s'explique aussi que l'autorité, l'ambition, aient leur siège à la racine de l'index, le doigt qui montre et qui commande. Mais, outre qu'un archi-sceptique pourra toujours me demander si ce n'est pas l'usage impératif de l'index qui suggéra aux vieux chiromanciens cette localisation, le reste du tableau et la nomenclature restent profondément obscurs et, du point de vue de la raison, parfaitement arbitraire. Mais l'expérience témoigne. L'expérience dit, non une fois, mais mille, que tel, connu pour batailleur, se distingue aussi par le mont de Mars et tel lunatique par le mont de la Lune. Non une fois, mais mille, l'expérience montre qu'un être sans ambition et sans autorité est également dépourvu du mont de Jupiter et qu'un être sans clairvoyance se révèle au rapprochement de ses lignes de tête et de cœur. Si l'on n'admet pas l'explication astrologique où, ce me semble, la difficulté est reculée sans beaucoup de fruit — si, d'autre part, on n'a point envie d'accepter une métaphysique symbolique du corps humain, le fait demeure inexpliqué. Cela ne l'empêche pas d'exister.

— Vous parliez des songes prophétiques. Qu'en pensez-vous ?

— Nous sommes, là, sur les frontières du plus grand sujet et d'une insigne babiole. Vous dire si je fais des rêves, s'ils m'annoncent plus ou moins exactement l'arrivée et le contenu de mon courrier, vous intéresserait tout juste autant que la protection dont le nombre 13 m'honore ou tous ces menus petits faits de prescience dans lesquels il est si malaisé de démêler la part du calcul inconscient fait par un esprit qui se porte bien, celle du hasard et peut-être celle d'un agent plus caché, plus profond, plus ancien que la plus ancienne substructure de nos souvenirs conscients. Ma mémoire, qui remonte fort loin dans mon enfance, semble bien m'apporter, au moins sur un point très précis, quelque chose qui me paraît, toutes les fois que

je l'envisage, antérieur et même supérieur à tout. « Qu'est-ce, au juste ? Un songe, et de ma plus petite enfance, contemporain du tout premier rudiment de ma conscience, *mais qui s'est reproduit*, *qui s'est renouvelé depuis*, non fréquemment, mais quelquefois,et toujours en coïncidence avec un fait capital de ma vie. Cela signifie-t-il quoi que ce soit ? N'y a-t-il que simple rencontre ? Tant que j'existerai, l'observation sera incomplète. Il y faudra l'expérience des approches de la mort. Si j'en juge par le passé, le temps de la notation ne me sera pas refusé, et mon testament fera foi de la coïncidence d'une vision, dans l'anéantissement nocturne de la demi-mort du sommeil, avec des faits extérieurs, sans autre lien sensible que la destinée d'un individu éphémère.

« Ai-je besoin de vous exprimer combien la sagesse me répète qu'il doit y avoir là une grande illusion ? Mais un fait est un fait ! Pour répondre je n'ai qu'à dire à ma sagesse : souvenez vous ! Quoiqu'il en soit de la valeur de ce petit fait personnel, il n'est pas unique. Le mystère du songe est presque aussi commun que la merveille du sommeil, et celle-ci, fort peu connue dans ses causes, si magnifique et si profonde, et si terrifiante dans ses manifestations quotidiennes, est un beau témoignage de ce que nous disions tout à l'heure : la nature et son ordre, voilà la profonde merveille !

— Merveille faite par moitié de ténèbres et de lumières, n'est-il pas vrai ? Et le labeur de la pensée, l'investigation de la science ne cessent de traverser ces lentes ténèbres, de manière à étendre l'empire lumineux ?

« —Oui, et de manière à accroître tous les jours, par la connaissance,l'ordre et par conséquence la beauté de cette Merveille du Monde. Léonard de Vinci disait que « *l'amour est d'autant plus ardent que la connais-* « *sance est plus certaine* ». Cette grande parole peut rassurer quiconque pourrait craindre,des progrès de la connaissance, une baisse des facultés d'étonnement et d'admiration. Comme il naît tous les jours des petits garçons et des petites filles dont les âmes sont aussi neuves que celles qui pointaient voilà quatre mille ans, il arrive simplement que les raisons de s'étonner, d'admirer, de comprendre et d'admirer encore, se trouvent amplifiées et multipliées. Non, le sujet de mon inquiétude n'est pas de ce côté.

« Ce dont je douterais plutôt, c'est du progrès de la science, c'est de la continuité de l'*explication*. Il ne suffit pas, en effet, que la planète dure et que l'humanité subsiste. Le concours de circonstances appelées civilisation est indispensable, et je crois la civilisation menacée. Une maladie historique, une perturbation sociale, le bouleversement de quelques nationalités directrices : voilà la science arrêtée, la tradition scientifique interrompue, et ce peut être un tel recul, un tel saut dans la nuit et dans la barbarie que les dix neuf vingtièmes des résultats intellectuels et moraux obtenus soient anéantis, peut-être à jamais.

« Le monde ne tient qu'à un fil. »

Evocation sinistre par laquelle termine un entretien qu'un mot de mon interlocuteur résume admirablement : « La nature et son ordre, voilà la vraie merveille ».

M. Charles Maurras croit au Merveilleux, mais il est, avant tout, un enthousiaste admirateur de l'univers. GEORGES MEUNIER.

UNE VILLA HANTÉE

Le récit qui va suivre s'adresse à ceux qui croient au surnaturel comme à ceux qui n'y croient pas, car mon intention, en l'écrivant, n'est pas seulement d'intéresser ou de convaincre, mais de raconter sans commentaires les faits singuliers éprouvés par moi-même et dont je certifie la véracité.

J'étais en villégiature, il y a quelques années, aux environs d'Annecy, chez des parents qui avaient loué pour y passer l'été plusieurs pièces d'une villa spacieuse, sur les bords de son lac charmant.

On comprendra que j'en taise le nom pour ne pas effrayer les amateurs.

La chambre qu'on m'avait attribuée, située au premier étage, était celle de l'ex-propriétaire, décédé deux ans auparavant. Ce monsieur, homme de lettres, autrefois professeur du grand-duc Constantin, dont plusieurs photographies ornaient encore les murs, portait le même nom que le prénom de son illustre élève, et il était devenu, je l'appris un peu plus tard à mes dépens, spirite convaincu sur la fin de sa vie.

Deux grandes bibliothèques vitrées, les siennes, qui faisaient partie du mobilier de ma chambre, étaient remplies d'ouvrages fantastiques du genre de ceux-ci que je cite comme exemple : Livre des Esprits, Livre du Médium, traités sur le spiritisme, la réincarnation, etc. Je me gardai d'ouvrir un seul de ces volumes, dont les titres plus réfrigérants qu'attractifs ne me tentaient point. Ce fut même à leur sujet qu'ayant demandé à mon cousin des renseignements sur la mentalité de mon prédécesseur dans cet appartement, j'appris qu'il avait l'habitude d'y évoquer l'âme de sa fille morte avant lui.

« Vous me faites froid dans le dos, mon cher A..., avec vos histoires de l'autre monde », lui dis-je après cette explication.

« Bah ! répondit mon cousin qui, très sceptique,

souriait d'un air moqueur, si vous avez peur M....., il est possible de vous loger ailleurs, nous ne vous avons donné cette pièce de préférence qu'uniquement parce qu'elle est confortable et a vue sur le lac. »

Je n'avais nullement peur, n'étant pas poltronne par tempérament, et, très satisfaite de ma chambre, le prouvai en y restant.

Six semaines douces et joyeuses venaient de s'écouler dans cette paisible villa à l'aspect tranquille et riant parmi son entourage de verdure. Je touchais à la fin de mon séjour et regrettais de ne pouvoir transporter avec son cadre la terrasse où nous prenions nos repas, pendant que, sous nos yeux, de jolis bateaux, semblables à de grands oiseaux blancs, glissaient sur les flots bleus du lac avec la grâce et la majesté de ses cygnes. Aucun incident n'était venu rompre le charme du temps si rapidement écoulé.

Une nuit pourtant le sommeil de ma cousine, qui couchait au rez-de-chaussée au-dessous de ma chambre, ainsi que le mien furent troublés par deux coups violents frappés simultanément à sa porte et à la mienne.

Elle crut même un instant que c'était son mari qui revenait de voyage ; mais il n'en était rien. Pour moi, je n'ajoutai pas grande importance à la chose et pensai que nous avions dû être abusées par l'imprécision d'un demi-sommeil.

Cependant, j'y réfléchis plus tard cela était assez étonnant car, après enquête faite, personne n'était venu à nos portes et on ne pouvait arriver à la mienne qu'après avoir traversé une large antichambre qui la précédait et que j'avais soin chaque soir de fermer à clef et au verrou. Précaution prise non par crainte de revenants, mais des apaches ! De plus, contre ces derniers, un gros chien exerçait dans toute la maison sa garde féroce et vigilante, et eût au besoin fait sentir ses crocs aux intrus. J'ajoute que, familiarisée dès l'enfance avec toute espèces de bruits nocturnes, je sais parfaitement distinguer un fait ordinaire d'un qui ne l'est pas : Vacarme de rats, tremblement de terre, avalanche, crépitement de meubles en bois vert, hululement de chouettes tombées dans les cheminées. J'ai entendu tout cela la nuit et ne saurais m'effrayer d'un rien ni pour rien. Je déclare ceci parce qu'arrivée au moment le plus pathétique de mon histoire, je ne puis encore, à l'heure présente, m'expliquer comme provenant d'une cause naturelle le fait étrange que je vais narrer :

C'était l'avant-veille de mon départ, une indisposition subite m'ayant éveillée la nuit, j'allumai une bougie et, comme il faisait très chaud (on était en juillet), je me levai de mon lit pour aller m'asseoir en face sur un canapé.

Il pouvait être environ minuit et demi, je m'en souviens comme si la chose ne datait que d'hier... Le silence, ce soir-là, au dehors comme à l'intérieur, était absolu... On eût pu entendre, suivant l'expression consacrée, voler une mouche,... mais pas même le vol d'une mouche ou d'un moustique ne venait rompre le calme suprême qui m'enveloppait. Tout reposait ou paraissait reposer.

Quant à moi, aussi tranquille à cette heure avancée qu'en plein midi au milieu d'une nature bourdonnante, je n'avais même pas, cette nuit-là, *l'idée d'avoir peur*, et tout heureuse, au bout d'un moment, de voir mon malaise dissipé, j'allais me disposer à regagner mon lit, quand soudain...... Un coup sec, vibrant, sonore et bref, partit du milieu de ma chambre, pour s'éteindre au plafond, mais sans aucune répercussion comme il s'en produit quand il s'agit d'une détonation, de la chute d'un objet ou d'un coup frappé sur un objet quelconque.

Ce coup était tellement impressionnant que j'en ressentis un grand choc au cœur et faillis bondir du canapé. Ce n'était ni un coup de poing, de fouet ou d'arme à feu, c'était quelque chose de si particulier et extraordinaire qu'en me le remémorant je sens encore un frisson d'effroi courir sous ma peau...

Enfin n'ayant plus rien entendu ni vu d'anormal après ce bruit singulier, j'eus le courage de me recoucher les premières minutes d'émotions passées, mais je restai dans mon lit jusqu'au matin sans éteindre la lumière ni pouvoir refermer les yeux.

Le lendemain, très fatiguée de ma nuit blanche, de mon indisposition et surtout de ma frayeur, j'éprouvais le vif désir de goûter, pour la prochaine et dernière nuit que je devais passer dans cette maison, un sommeil réparateur qui me fît oublier ce triple malaise. J'avais retrouvé mon courage avec la vision du soleil et résolu de ne faire part à personne de ce que j'avais entendu.

Une chose cependant m'avait paru bizarre dans la journée. En allant faire nos adieux à la propriétaire de cette villa qui l'occupait avec nous, j'avais remarqué qu'il y avait trois lits dans sa chambre : le sien, celui de son petit garçon et d'une domestique, ceci, malgré l'exiguïté de ce dortoir et la proximité du salon et de la salle à manger où il eût été facile de dresser un lit de camp pour cette dernière. Devinant ma pensée, la dame m'expliqua qu'elle aurait trop peur sans eux et comptait bien l'hiver demander à ses parents d'habiter avec elle, car *pour rien au monde* elle ne resterait dans *cette maison* sans société.

Après ma frayeur de la nuit précédente, cela me parut drôle, car les environs d'A... sont plutôt bien

que mal fréquentés et l'endroit pas très solitaire. Mes intentions ne varièrent cependant pas et vers dix heures je m'acheminai bravement vers ma chambre comme d'habitude. J'avais au préalable chargé mon cousin de venir m'éveiller à quatre heures bien précises, car je devais être prête à cinq pour ne pas manquer l'heure du départ.

Je dois avouer ici, par amour de la vérité, que je ne me couchai pas ce soir-là sans une petite appréhension ni sans une inspection minutieuse de ma chambre et antichambre ; après quoi n'ayant rien remarqué d'insolite, je poussai portes et verrous et la fatigue aidant je fus vite plongée dans le sein du bon Morphée qui me garda jusqu'au milieu de la nuit.

A ce moment m'étant éveillée un petit instant, j'eus la curiosité de savoir l'heure et m'empressai d'allumer la lampe que j'avais à portée de ma main et de regarder ma montre placée à côté. Elle marquait une heure et demie. Bon !... pensais-je, l'heure fatidique est passée, puisqu'hier c'était minuit et demi ; les Esprits frappeurs vont me laisser tranquille cette nuit et, rassurée, j'éteignis la lumière et me rendormis aussitôt.

Je dormais encore quand je fus brusquement tirée du profond sommeil où j'étais retombée par un coup formidable, le même que la veille, mais que j'entendis moins distinctement puisque ce fut lui qui me réveilla. Il s'était produit juste au-dessus de ma tête et je crus mourir de terreur car deux ou trois minutes après, je ne sais plus bien au juste, mais pas longtemps, j'entendis très distinctement comme le pas et le frôlement d'une personne qui se serait tenue près de la porte dont mon lit n'était séparé que par une des deux bibliothèques mentionnées plus haut ; la main appuyée sur la poignée de la serrure que j'entendais légèrement remuer comme si elle attendait avec impatience ma permission pour entrer.

Alors glacée d'épouvante, n'ayant la force ni d'appeler ni de rallumer, je restai sans bouger je ne sais combien de temps dans l'obscurité, en suppliant Dieu de toute mon âme de me prendre en sa sainte garde et d'éloigner de moi tout Esprit bon ou mauvais, tant la pensée de voir une apparition se manifester me rendait folle de frayeur.

Jamais, non jamais, je ne me sentis plus près de perdre la raison que cette nuit-là, et après ça, si l'on fait de moi une adepte du spiritisme, je crois que les montagnes changeront de place.

Enfin, les premières lueurs de l'aube se montrèrent et, la fatigue surmontant l'effroi, je m'étais rendormie à nouveau, car ce fut un tambourinage en règle, organisé par les poings robustes de mon cousin sur la première porte de mon antichambre (dans cette maison il y avait des doubles portes et des doubles fenêtres partout, comme en Russie), qui parvint enfin à m'éveiller non sans peine ! D'un bond, je fus en bas du lit et m'habillai en deux temps et trois mouvements, car j'avais constaté qu'il était cinq heures moins le quart et je fulminais contre mes parents qui m'avaient laissé dormir si longtemps.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, quand j'appris de la bouche de ma cousine et de son mari, qui couchaient, comme je l'ai dit, au-dessous de ma chambre, qu'ils avaient entendu marcher, remuer des objets lourds, et même faire tant de vacarme dans ma chambre, qu'ils pensaient que je bouclais ou traînais mes malles, et étais habillée depuis longtemps. Cependant, voyant l'heure s'avancer, et n'entendant plus rien depuis un quart d'heure environ, ma cousine avait envoyé son mari m'appeler. Leur surprise fut aussi grande que réelle, quand je leur ai juré que je dormais à poings fermés quand ces choses se produisaient, et je leur fis part alors de la frayeur que j'avais éprouvée.

Ils ne surent qu'en penser. « Vous êtes peut-être somnambule, me disait mon cousin à bout d'arguments, en m'accompagnant à la gare. « Or, je ne suis, ni n'ai jamais été somnambule ; ma santé générale était et est encore parfaite, mon cerveau passe pour être des mieux équilibrés, je ne sais donc à quoi attribuer les faits étranges que je viens de conter.

Faits qu'il m'est matériellement impossible de classer parmi les choses ordinaires. Qu'on en pense ce qu'on voudra, peu m'importe ; j'écris du reste cet article pour faire plaisir à quelques amis, et pour qu'on ne m'ennuie plus en me le faisant dire verbalement, mais j'affirme sur l'honneur, que tout ce que je viens d'écrire est la vérité.

MARGUERITE BOUCHAGE.

L'OCCULTISME ET M. EMILE FAGUET

Nous extrayons des *Annales politiques et littéraires* le très intéressant article suivant, dans lequel M. Emile Faguet étudie le livre du Dr Grasset : *L'Occultisme hier et aujourd'hui*.

On appelle *occultisme*, d'un mot nécessairement un peu vague, l'ensemble des phénomènes, les uns psychiques, les autres physiques, qui contrarient l'idée générale que nous avons des lois de la nature et dont la cause ou le mécanisme nous sont encore cachés.

Ainsi notre idée générale sur la volonté, c'est qu'elle est personnelle et que, — en quoi, du reste, qu'elle

consiste, — c'est par notre volonté et non celle d'un autre que nous agissons.

Notre idée générale sur l'avenir, c'est que nous ne le connaissons pas.

Notre idée générale sur les morts, c'est qu'ils n'entrent pas en communication avec nous.

Notre idée générale sur le transport des objets, c'est qu'ils ne se transportent pas tout seuls, etc.

Donc, est occulte le phénomène qui consiste en ceci que quelqu'un agit sans aucune espèce de volonté personnelle et par la volonté d'un autre ; est occulte le phénomène qui consiste en ceci qu'un événement très inattendu a été vu d'avance ou vu à la distance de quatre cents kilomètres à l'instant même où il se produisait, etc. L'occultisme est donc tout ce qui, vrai ou faux, est antiscientifique.

— Mais ce qui est *vrai* est scientifique.

— Assurément ; mais il y a plusieurs degrés. Ce qui a été *constaté* n'est pas encore scientifique. Il peut y avoir eu erreur. Ce qui a été constaté n'est encore que candidat à la science. — Ce qui a été *constaté* et *vérifié* entre dans la science, mais il n'y est encore que dans l'antichambre — Ce qui a été *constaté, vérifié et expérimenté*, c'est-à-dire ce qui s'est produit toutes les fois, les circonstances étant, du reste, favorables, qu'on a voulu qu'il se reproduisît, est définitivement scientifique, authentiquement scientifique.

Et c'est ainsi que les frontières de l'occultisme ne sont point précises même pour les savants et, de tel savant à tel savant, se déplacent, pour ainsi dire. Par exemple, pour M. Richet, la télépathie, c'est à savoir la vue à grande distance, de France en Amérique, d'un événement qui se produit, au moment même où il se produit, est aussi certaine, aussi scientifique que la gravitation. Pour M. Grasset, la télépathie sera peut-être scientifique un jour, mais elle ne l'est pas encore, et il est douteux qu'elle le soit jamais, parce qu'on peut la constater, on peut la vérifier ; mais on ne peut, ce me semble bien, pas l'expérimenter.

⁂

Or, donc, M. Grasset, en son livre sur l'occultisme, a voulu, précisément, tracer les limites de l'occultisme, les limites *actuelles* de l'occultisme, déterminer nettement ce qui, de l'occulte d'hier, est devenu scientifique, pour avoir été constaté, vérifié, expérimenté, *et, par conséquent, n'est plus occulte* ; ce qui est encore douteux, non vérifié, non expérimenté, par conséquent, est encore occulte. Pour employer sa langue, presque toujours très sûre et très piquante aussi, il a voulu *désocculter* ce qui, de toutes ces choses, est entré dans la science et laisser dans l'occulte *jusqu'à nouvel ordre*, et en l'appelant poliment *préscientifique*, ce qui, pour lui, n'a pas encore été reçu en science.

Or, pour lui, ce qui est très scientifique, constaté, vérifié, expérimenté, c'est l'état somnambulique et la suggestion. Un point ; c'est tout. Tout le reste demeure occulte, c'est-à-dire attend sa vérification et ne l'a pas encore reçue.

Et ce qu'il considère comme scientifique, il l'explique, et l'on verra comme ; et, ce qui est pour lui extrascientifique, bien entendu il ne l'explique pas et se borne à donner les raisons pourquoi il le considère comme étant en dehors de la science. Voilà le dessein et voilà la distribution générale du livre.

Le somnambulisme, pour M. Grasset, est un état de dédoublement psychique où ce qu'il y a de conscient dans notre esprit est absent, paralysé, endormi, enfin absent ; et où ce qu'il y a d'inconscient dans notre esprit continue d'agir et même plus activement qu'à l'ordinaire. Appelez, si vous voulez, *O* notre âme consciente et *Polygone* notre âme inconsciente (cette terminologie a été inspirée à M. Grasset par une analyse du mécanisme cérébral dans laquelle je n'ai pas le loisir d'entrer) : le somnambule est une personne où *O* est endormi et impuissant, aboli pour un temps ; et où *le Polygone* agit.

Ainsi, elle n'aura pas de volonté, la volonté étant ce qu'il y a de plus conscient en nous ; elle n'aura pas de pensée personnelle (ou très vague ; car on a constaté qu'elle en a encore) ; mais elle aura de la mémoire, et plus de mémoire qu'à l'état ordinaire ; elle aura de l'activité et de l'adresse physique, et plus encore qu'à l'ordinaire, probablement parce qu'elle n'est pas détournée, divertie de son adresse et de son activité machinale par le travail de l'âme consciente. Etc.

Voilà — trop en gros — la description du somnambulisme.

La suggestion est ceci. Ce somnambule de tout à l'heure, il n'a pas de volonté et il n'a pas de pensée personnelle. Or, il arrive que, sans doute à cause de cette absence de volonté et de pensée personnelle, *un autre* peut au somnambule donner sa pensée à lui et sa volonté à lui. Voilà qui est avéré, certifié par cinq cents et je veux dire cinq mille expériences de laboratoire ; voilà qui est absolument scientifique. Dans le suggestionné, *O* est momentanément aboli ; *le Polygone* agit ; mais il peut agir sous l'influence de l'*O* d'une autre personne, et, de fait, il est extrêmement fréquent qu'il agisse ainsi.

Dès lors, — abordons le spiritisme, — le spiritisme peut être expliqué. Oui. Pour les spirites, le spiritisme est la possibilité de communiquer avec l'âme des morts et le fait que, réellement, on communique avec

eux. Ce fait, pour M. Grasset, n'est pas prouvé, et le contraire serait prouvé plutôt, par ceci que les plus intelligents des morts ne communiquent aux vivants que des inepties (sauf quand ces vivants sont eux-mêmes très intelligents) — Pierre Janet :

« Comment les lecteurs de ces messages ne se sont-ils pas aperçus que ces élucubrations, tout en présentant quelques combinaisons intelligentes, sont, au fond, horriblement bêtes et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir sondé les mystères d'outre-tombe pour écrire de semblables balivernes ? Corneille, quand il parle par la main des médiums, ne fait plus que des vers de mirliton, et Bossuet signe des sermons dont un curé de village ne voudrait pas... »

On sait, et j'ai mis la chose en suffisante lumière dans mon article récent sur le *Miracle Moderne*, de M. Jules Bois, que, *chez Victor Hugo*, l'âme des morts ou même des abstractions parlent en vers magnifiques ; mais *Victor Hugo lui-même*, quand son âme est évoquée, chez Mlle Hélène Smith dicte ceci :

L'amour, divine essence, insondable mystère,
Ne le repousse point : c'est le ciel sur la terre.
L'amour, la charité, seront ta vie entière ;
Jouis et fais jouir ; mais n'en sois jamais fière !

On en conclura que n'importe qui, chez Victor Hugo, fait mieux les vers que l'âme de Victor Hugo chez n'importe qui. M. Grasset en conclut que ce ne sont pas les âmes des morts qui inspirent les vivants dans les séances de spiritisme, mais que c'est le médium qui écrit inconsciemment des choses qui lui viennent de quelqu'un qui le suggestionne.

Le médium, pour M. Grasset, « est un sujet doué d'une vive imagination polygonale (machinale, inconsciente) en même temps que d'une grande puissance de désagrégation surpolygonale » (c'est-à-dire qui se débarrasse très facilement de son âme consciente, de son âme personnelle). Donc, le spiritisme, considéré comme communication des vivants avec les morts, n'est pas scientifique. Considéré comme phénomène d'hypnose, il est très scientifique. Le médium n'est qu'un suggestionné qui reproduit ou, plutôt, qui *produit* la pensée de quelqu'un qui a sur lui une grande influence.

Voilà qui est vraisemblable ; mais voici où je ne comprends pas très net, et voici ce que je me demande. La suggestion simple, je comprends très bien. Moi, suggestionneur, j'impose ma pensée à cet être désagrégé d'où *O* est momentanément absent. Très bien, Mais, dans une séance de spiritisme où tout le monde est très sincère, par qui le médium, être inconscient, est-il suggestionné ? Non pas par un être très conscient qui lui impose consciemment sa pensée. Car cet être ne serait pas spirite, ne croirait pas à l'intervention des esprits, et, ici, ne serait qu'un mystificateur. Dans une séance de spiritisme où tout le monde est sincère, reste donc que le médium soit suggestionné par quelqu'un de l'Assemblée, *sans que celui-ci sache qu'il suggestionne*. Donc, il reste que le médium, être inconscient, soit suggestionné par un être inconscient ; que le médium, tout polygonal, soit suggestionné par un autre polygone ou par d'autres polygones. Est-ce possible ? En science hypnotique, je croyais qu'il était établi qu'un polygone ne peut être influencé que par un *O*. je ne vois pas que M. Grasset ait éclairci cette difficulté.

Toujours est-il que le spiritisme est un simple ensemble de phénomènes de suggestion : telle est, du moins, la conclusion de M. Grasset sur le spiritisme.

M. Grasset ne croit pas à la télépathie ni aux pressentiments ; c'est-à-dire qu'il ne croit pas que vous puissiez, en ce moment, voir d'ici un événement qui se passe en Amérique, ni que vous puissiez prévoir que tel événement très inattendu, d'après les prévisions normales, se produira demain. Le nombre des cas télépathiques vérifiée par l'événement est pourtant *incalculable*. M. Grasset le reconnaît très bien ; seulement, il fait remarquer qu'il en est de cela comme des oracles ; que ceux qui se vérifient vous frappent et que ceux qui ne se vérifient pas sont oubliés. Rien de plus incontestable. La preuve, c'est que vous entendez toujours dire *après l'événement* : « Cela m'avait été prédit », ou : « J'en avais eu le pressentiment », ou « Je l'avais vu », mais que vous n'entendez jamais dire : Ceci me sera annoncé par le télégraphe ce soir, ou par lettre demain, car je viens de le pressentir ou de le voir. »

— Si bien ! Quelquefois !

— Très rarement, et, du moment que le cas est rare, il ne saurait prétendre à être plus qu'une coïncidence. Les faits isolés, très isolés, évidemment, ne prouvent rien quand il s'agit d'établir une loi.

Ce qui fait que la télépathie est destinée à ne pas entrer de sitôt, à n'entrer jamais, dans le domaine de la science, c'est qu'on ne peut pas l'*expérimenter*, on ne peut pas provoquer le phénomène et l'obtenir à volonté, comme l'hypnose et la suggestion.

— On peut au moins l'observer et dresser des statistiques ?

— Oui, répondra M. Grasset ; mais c'est précisément ce qu'on n'a pas fait. Ce qu'il faudrait pour qu'on fût, sinon dans la chose prouvée, du moins très près de la preuve, ce serait « une longue contre-épreuve avec le même sujet » ; c'est-à-dire qu'il faudrait que la « même personne, pendant des années, notât toutes les impressions fortes qu'elle éprouverait,

pouvant être interprétées comme télépathiques; notât ensuite, à côté, la concordance ou la non-concordance de l'événement ; et alors, totaux ou soustractions faites, on verrait si la proportion des concordances est réellement trop grande pour que ces concordances soient imputées seulement aux coïncidences et aux probabilités.

Or, c'est cette *observation continue*, à défaut d'expérimentation impossible, qui n'a jamais été faite. M. Grasset l'a essayée sur lui-même. Très sujet aux pressentiments, il en a noté un grand nombre ; *aucun* ne s'est vérifié. Pour mon compte, j'ai noté un fait de télépathie assez nette. Le jour de la mort de mon père, éloigné de lui de deux cent cinquante kilomètres, j'ai été d'une tristesse mortelle, affreuse, *sans le savoir en danger*. Mais, d'abord, sans le savoir en danger, je le savais malade ; ensuite, ce jour était un jour où je n'avais rien à faire de mon métier, où je n'étais donc pas distrait de mon inquiétude à l'égard de mon père, inquiétude qui, quoique légère, existait ; et enfin, et surtout, étant de tempérament mélancolique, j'avais cent fois, les années précédentes, songé à la mort de mon père, jusqu'à en pleurer, sans que ce pressentiment s'accordât à rien du tout.

Je crois donc, comme M. Grasset, que la télépathie n'est pas prouvée, n'est pas scientifique. Si je me permettais de jouer avec ma propre pensée, je dirais, pourtant, que la télépathie n'a rien de plus merveilleux que l'hypnose, la suggestion et la médiumnité. Il est prouvé que je suggestionne un sujet, que je lui donne ma pensée et ma volonté. Il est à peu près prouvé que le médium est suggestionné par quelqu'un sans que ce quelqu'un le veuille. Est-il beaucoup plus étrange que je sois suggestionné d'Amérique par quelqu'un qui meurt en songeant à moi ? Pas beaucoup plus, en vérité. Entre la suggestion et la médiumnité, il y a la différence de la télégraphie aérienne à la télégraphie électrique, et entre la médiumnité et la télépathie, il y a la différence de la télégraphie électrique à la télégraphie sans fil. Il ne faut pas crier à l'impossible.

— Aussi, me dira M. Grasset, je ne crie jamais à l'impossible. Je dis seulement que suggestion et médiumnité sont choses prouvées, tandis que la télépathie ne l'est vraiment pas encore.

— Accordé.

Sur les apports à grande distance, sur le « corps astral » (radiations, effluves de nous-mêmes autour de nous) et sur les matérialisations du corps astral (fantômes, revenants, etc.), M. Grasset est encore plus sceptique que sur la télépathie, étant bien entendu que le scepticisme de M. Grasset ne consiste jamais qu'à dire : « Ceci n'est pas prouvé » et ne consiste jamais à dire : « Ceci est impossible ». Ici, l'intérêt, qui est immense, du livre de M. Grasset consiste à « rapporter », à décrire, avec une impartialité absolue, les phénomènes allégués et à montrer seulement qu'ils n'ont, ou aucun caractère scientifique, ou un caractère scientifique insuffisant.

***

Comme abondance de faits et comme précision dans l'analyse des faits, le livre de M. Grasset est incomparable ; comme rigueur scientifique et, en même temps, parfait sang-froid scientifique, il est d'une *autorité* extraordinaire. Il s'est inspiré admirablement d'une des épigraphes qu'il a mises en tête de son livre :

...Ignari quid queat esse
Quid nequeat (1).

Seulement, malgré cette extrême circonspection, ou bien plutôt à cause d'elle, il s'est bien gardé du sophisme qui consiste à raisonner ainsi :

— Il n'est pas impossible que cela soit ; donc, cela est.

C'est un sophisme effroyablement répandu. N'y suis-je pas tombé ?

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

LE NOMBRE DES SOUVERAINS
DE LA FRANCE

Les nombres ont leurs mystères. Quiconque a étudié la chronologie a été certainement frappé des curieux rapprochements que l'on peut faire avec des dates. Un auteur anonyme de la moitié du siècle dernier a recherché les « fonctions des dates et des noms dans les annales de tous les peuples » et est arrivé à découvrir qu'*il existe un rapport entre le nombre effectif des princes d'une dynastie et la somme de tous les chiffres de l'année de l'avènement du premier de ces princes.*

La chose est intéressante pour la France. Et comme depuis l'apparition de l'ouvrage de cet auteur anonyme plusieurs événements importants se sont produits, nous nous trouvons capables aujourd'hui de les compléter d'une manière intéressante.

Le premier souverain effectif français, véritable fondateur de la monarchie, a été Clovis, qui est monté sur le trône en **481**. D'après l'auteur anonyme le nombre de **81** que forment les deux derniers chiffres de cette date serait celui des souverains de la France

(1) Hachette, éditeur; 3 fr. 50.

et il appuie cette assertion par de nombreux exemples tirés de toutes les chronologies.

Les 81 souverains se répartiraient comme suit :

13 Mérovingiens, dont le premier d'entre eux a été Clodion, monté sur le trône en 427, soit 4 + 2 + 7 = 13 (il est à remarquer que la date de 481 donne aussi 4 + 8 + 1 = 13).
14 Carolingiens en comptant Eudes et Raoul. Or, Pépin-le-Bref, le premier Carolingien, a pris le pouvoir en 752, soit 7 + 5 + 2 = 14.
15 Capétiens, en comptant Jean Ier, fils de Louis X, lequel ne vécut que huit jours. Or, l'avènement de Hugues Capet est de 987, soit 8 + 7 = 15.
13 Valois dont le premier, Philippe VI, est monté sur le trône en 1328, soit 3 + 2 + 8 = 13.
5 Bourbons directs, sans compter, par conséquent, Louis XVIII et Charles X, qui n'étaient que *frères* de Louis XVI. Or, Henri IV a été roi depuis 1589, soit 1 + 5 + 8 + 9 = 23 et 2 + 3 = 5.
2 Bourbons cadets, soit Louis XVIII et Charles X.
1 Orléans, soit Louis-Philippe.
2 Bonaparte, soit Napoléon Ier et Napoléon III.
65

Jusqu'en 1870, soixante-cinq souverains ont gouverné la France; depuis cette date, la République ayant été proclamée, nous n'avons plus que des présidents. Or 1870 se décompose ainsi 1+8+7+0=16. Ce qui tendrait à faire croire que les présidents de la République seront au nombre de *seize*. Et **16+65=81**.

Mais l'essence même du régime républicain est la mobilité. La France peut conserver sa forme gouvernementale tout en modifiant sa constitution. Il y aurait alors lieu de distinguer plusieurs *suites* de présidents. Voyons ce que disent les nombres:

Thiers a été le premier président de la République; il a été élu le 13 février 1871. Or 1 + 8 + 7 + 1 = 17 et 1 + 7 = 8. La première *suite* de présidents en comprendrait huit. Nous avons eu, en effet, jusqu'ici : Thiers, Mac-Mahon, Grévy, Carnot, Casimir-Perier, Félix Faure, Loubet et Fallières, soit *huit présidents*.

M. Fallières serait donc le dernier de cette première suite commencée en 1871.

Mais M. Fallières finira-t-il son septennat? La chose est éminemment discutée dans le monde des prophètes. La majorité paraît même se prononcer pour la négative. En tout cas il y a de fortes présomptions pour qu'il démissionne dans le dernier trimestre de 1907. Et 1 + 9 + 0 + 7 = 17 ou 1 + 7 = 8. Ce qui donnerait une nouvelle et dernière suite de huit présidents complétant les seize annoncés par les nombres de 1870.

Si M. Fallières finit au contraire son septennat et qu'un changement de constitution n'arrive qu'en 1913, comme 1 + 9 + 1 + 3 = 14 ou 1 + 4 = 5, ce serait cinq présidents qu'il faudrait compter dans la deuxième suite, la troisième, composée des trois derniers souverains français, étant alors à chercher.

Ce sont là des jeux faciles auxquels on peut se livrer pour conjecturer l'avenir. Mais y a-t-il là vraiment autre chose que de la pure coïncidence?

PIERRE PIOBB.

LES DEUX CARDAN

MÉDIUM, OCCULTISTE ET ASTROLOGUE (1)

A une époque où il était encore impuissant, Cardan rêva un jour qu'il se trouvait dans un jardin paradisiaque, plein de fruits.

Il vit, hors de la grille du jardin, une jeune fille tout en blanc et sortit pour aller vers elle, et le gardien ferma la grille et ne laissa plus rentrer Cardan. Celui-ci embrassa alors la jeune file et en reçut des caresses. Or, quelques mois après le tribun militaire Altobello Bandarini, sorte de bandit, vint demeurer dans la maison voisine. Il avait une fille qui était en tout semblable à celle qu'il avait vue en songe, et lui, qui avait refusé d'épouser d'autres jeunes filles belles, nobles et riches, demanda en mariage cette jeune fille qui était pauvre et l'obtint facilement, et, chose merveilleuse, de chapon qu'il était, devint coq aussitôt, dit-il. Mais ce rêve lui présageait tous ses malheurs, puisqu'il était sorti du paradis pour s'unir à la jeune fille en question.

Le rêve suivant est surtout curieux par l'interprétation qu'en donna Cardan : « En l'an 1538, le 15 novembre, je vis le ciel étoilé. Il me sembla que Mercure y manquait; mais, peu après, je le découvris resplendissant d'une vive lumière parmi un grand nombre d'étoiles beaucoup plus grandes et disposées sans ordre. Je vis ensuite, à la gauche, environ quinze étoiles, au moins, si voisines l'une de l'autre qu'elles se touchaient de manière à former une lignée. D'autres étoiles très brillantes scintillaient formant la figure d'une rose, dont la vue me remplit de joie. J'entendis alors une voix me disant : « Attends la conjonction de la Lune avec Mercure! »

« Ce ciel représentait le Collège des médecins, vers lesquels se portent, en temps d'épidémie, les regards de tous comme vers les étoiles durant la nuit. L'absence de Mercure au début, parmi les étoiles plus

(1) *Suite*. Voir les numéros des 1er et 15 avril, 1er mai, 1er et 15 juin et 1er juillet 1907.

grandes, montrait que je n'aurais pu avoir une grande autorité dans le Collège où se trouvaient alors beaucoup d'autres plus renommés. La ligne d'étoiles signiflait que beaucoup de médecins d'une même famille étaient entrés au Collège sans interruption. La rose indiquait que, par la suite, je serais tenu en plus grande estime, et finalement la conjonction de la Lune avec Mercure, que je devais attendre la venue du prince d'Iston ».

Voici le songe qu'eut Cardan à l'époque où il écrivait son livre *De Sapientia* : « En l'année 1543, dit-il, le 1er janvier, m'apparut en songe un antique sépulcre de marbre, avec des inscriptions en caractères archaïques, et dont la vue me ravit. Etaient présents mes amis Girolamo Cardano (son cousin), également médecin, et Lodovico Ferrári, mathématicien.

« Or, l'année même de ce songe, je composai l'ouvrage *De Sapientia*, plein de sentences empruntées aux Anciens. Il est de fait que les sépulcres sont encore appelés des monuments et les livres sont également dits des monuments. Les caractères archaïques figuraient les sentences respectables des ancêtres. En outre le symbole du sépulcre indiquait que ce livre serait peu lu : comme il arrive que peu de personnes, et cela par passe-temps seulement, vont visiter les sépulcres, quand ceux-ci sont splendides. La présence de mes compagnons voulait dire que mon livre devait être répandu. De ce que le songe tomba le premier janvier, il fallait conclure que l'ouvrage serait commencé et mené à bonne fin cette même année. »

Rivari cite un grand nombre d'autres songes de Cardan avec leurs interprétations, qui sont de plus en plus curieuses, mais le manque de place nous empêche, à notre grand regret, de les relater ici. En revanche nous reproduirons quelques remarques de Cardan sur les rêves, disséminées dans son *Synesiorum somniorum*, et qui témoignent du'ne vive sagacité et d'un véritable génie d'observation :

« Il n'est pas nécessaire, dit Cardan, que les songes correspondent exactement à laréalité; ils sont à la réalité ce que sont aux objets les images plus ou moins déformées reflétées par un miroir ; il n'est pas davantage nécessaire qu'il y ait exacte correspondance de temps.

« Les choses futures se présentent très souvent, dans les songes, suivant un arrangement tel que ces derniers ne dévoilent qu'à grand'peine le moyen de ne pas se précipiter tête baissée dans le malheur.

« Les songes n'arrivent pas capricieusement, mais parce qu'ils doivent se réaliser.

« Je me voyais avec angoisse exposé à un péril imminent, de l'arrivée duquel j'étais aussi sûr que s'il avait déjà été là, et cela à cause de l'extrême clarté du songe que j'avais eu. »

Voici une observation des plus remarquables : « Il faut distinguer, dans les rêves, ce qui provient de la mémoire de ce qui se présente aux yeux ; sans quoi il devient très difficile d'interpréter les songes et les prédictions qui peuvent s'en tirer, et tout l'art d'interpréter apparaîtrait fallacieux. Très rares sont les songes où ne vient pas se mêler le souvenir de faits advenus, venant gâter tout le rêve ; non seulement parce que la faculté de prédiction s'en trouve troublée, mais parce que les gens, en voyant que, dans chaque songe, le rappel de faits passés joue un rôle partiel, notable et même très grand, arrivent à penser que toute la matière des songes en est formée. »

(*A suivre.*) Dr Lux.

La Boîte aux Faits

UN CAS DE TÉLÉPATHIE

La Ragoussesière, par Vivonne (Vienne).

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je viens vous rapporter un fait qui sera peut-être de nature à intéresser vos lecteurs.

J'ai beaucoup connu la famille de K... qui m'est alliée par le mariage d'une de mes sœurs. Cette famille, très estimée en Bretagne, habitait Saint-Pol-de-Léon au moment de la guerre de 1870. Elle avait un fils, jeune et charmant enseigne de vaisseau.

Les marins n'eurent pas à courir les mêmes dangers que notre pauvre armée, hélas! si décimée... Pourtant, Mme de K..., comme toutes les mères du reste, s'inquiétait beaucoup de son fils, et semblait agitée de pressentiments funestes. Cependant la guerre avec les Prussiens était terminée, mais le jeune enseigne voulut prendre part à la lutte contre la Commune ; il fut désigné pour faire le service sur un ponton sur la Seine. Chose assez remarquable, et qu'on apprit plus tard, il avait pris toutes ses dispositions en vue de sa mort prochaine.

Tous les jours, à cette époque, la société de Saint-Pol, dont les membres assez nombreux étaient presque tous des parents, se réunissait dans le salon des de K... ou venait demander des nouvelles du cher absent, ou encourageait la pauvre mère, ou comptait les jours qui restaient pour la séparation...

Enfin, la *veille exactement* de la terminaison des hostilités, alors qu'il y avait tout lieu d'espérer, chacun se réjouissait ; seule, Mme de K... ne partageait pas la joie générale, elle ne prenait guère part aux conversations, lorsque tout à coup elle se lève, pousse un grand cri de douleur et d'effroi, en s'écriant : « Quel coup de feu!... mon fils est mort!... »

Le soir on apprenait, par dépêche de Paris, que le jeune enseigne avait été tué net, d'une balle au front, à l'heure *exacte* où sa mère avait entendu le coup de feu. — J. F.

ÇA ET LA

Fait de télépathie après le combat de Sidi-Brahim (1845).

Le bruit se répandit que le jour même de l'engagement et à l'heure exacte où le capitaine de Géreaux avait été frappé, sa sœur, jolie jeune fille fort impressionnable, avait tressailli soudain, s'était levée comme mue par un ressort, s'écriant qu'elle voyait son frère entouré d'Arabes qui le terrassaient, puis était tombée évanouie.

Quelques années s'écoulèrent... Elle l'avait vu encore, et sans en éprouver une émotion aussi profonde que la première fois. Il était vêtu du costume indigène, semblait fort pauvre et bêchait la terre. Ces visions se reproduisirent à de fréquents intervalles, au grand chagrin de la famille, qui ne pouvait que les attribuer à l'imagination frappée de la jeune fille. Peu après, elle soutint avoir vu son frère en robe blanche et en turban ; il chantait des hymnes qui lui avaient semblé être en arabe. Elle supplie ses parents d'organiser des recherches ; de là cette lettre au général Montauban.

Au bout de quelques mois, on apprit qu'un Français était effectivement prisonnier dans un village de la frontière du Maroc ; qu'il avait, depuis deux ou trois ans, entièrement perdu la raison, mais qu'antérieurement à ce malheur, il s'était converti à l'islamisme. Sa démence étant inoffensive, on l'avait employé au service de la mosquée...

Quand on reprit l'enquête, le prisonnier français était mort, mais on envoya à Oran des papiers trouvés sur lui : ils étaient écrits en français et prouvèrent, à n'en pas douter, que le défunt était bien le capitaine de Géreaux. (Un Anglais à Paris. *Revue hebdomadaire*, 26 décembre 1892. Plon.)

Rêves prémonitoires racontés par le baron de Comeau.

M. de Montgelas, quoique incrédule, était superstitieux. Il assurait avoir vu en rêve un de ses amis le saisir d'une main glaciale en lui disant : « C'est ainsi qu'on meurt. » Réveillé le lendemain de bonne heure, il envoya savoir des nouvelles de cet ami, il était mort à l'heure même du songe effrayant. » (Baron de Comeau : *Souvenirs des guerres d'Allemagne*, Plon, 8°, p. 317).

A cette époque j'eus un rêve qui me frappa vivement. C'était une des premières nuits où la souffrance me permettait le sommeil. Je crus voir mon neveu, Tony de Moncrif, officier d'avenir dans la cavalerie bavaroise, debout au pied de mon lit : « Tenez, mon oncle, dit-il, voyez comme ils m'ont accommodé ! » et détournant son bras, serré sur sa poitrine, il me laisse voir une grande plaie béante... Mais c'est égal, continue-t-il, je suis heureux maintenant » et il disparut à mes yeux. Plus tard, je sus que ses camarades le virent tomber à la bataille de la Moskowa, mais on ne put reconnaître son corps et malgré toutes les recherches que je vis faire je ne pus jamais en savoir autre chose... Mon songe était-il vrai? ou simplement, peut-être, le souvenir d'un rêve du même genre, souvent raconté par M. de Montgelas, combiné avec les préoccupations du moment? (*Ibid.*, p. 458).

Le nombre 14 et la maison de Bourbon.

Le premier roi de France du nom de Henri... se fit sacrer roi le 14 mai 1031. Son frère fonda la première maison capétienne de Bourgogne en prenant le titre de duc de Bourgogne (14 lettres). Louis treizième avait 14 lettres dans son nom, comme son père Henri de Bourbon. Il tint les Etats généraux en 1614, à 14 ans, et mourut le 14 mai 1643 ; les chiffres qui composent cette date donnent un total de 14. Louis XV mourut en 1774. Louis XVI convoqua les Etats généraux la 14e année de son règne. Il s'écoula 14 fois 14 ans entre la conversion de Henri IV, date véritable de l'avénement des Bourbons, et la révolution de 1789. La restauration des Bourbons eut lieu en 1814 ; les quatre chiffres de ce nombre additionnés donnent un total de 14 !

Le malheureux roi Louis XVI paraît avoir subi l'influence de deux multiples de 7, le 14 et le 21 : c'est un 21 qu'a lieu à Paris le gala nuptial du mariage du roi ; c'est un 21 qu'on fête à l'Hôtel de Ville la naissance du Dauphin, Louis XVII ; c'est un 21 (juin 1791) qu'a lieu l'arrestation du roi à Varennes ; enfin c'est un 21 (janvier 1793) que le roi meurt sur l'échafaud. (Albert Lévy, *Curiosités scientifiques*, Hachette, 1880.)

A TRAVERS LES REVUES

LES EXPÉRIENCES DE M. D'ARSONVAL

Pour la quatrième fois, la Fête du Soleil a été célébrée par la Société Astronomique de France à la Tour Eiffel, le 22 juin dernier, date du solstice.

Au cours de cette fête scientifique, on entendit M. d'Arsonval exposer, avec ses expériences, ses recherches sur l'air liquide et sur les divers états de la matière suivant les températures. Voici en quels termes M. Camille Flammarion rend compte de cette intéressante conférence dans le dernier *Bulletin de la Société Astronomique de France* :

Le savant membre de l'Institut, professeur au Collège de France, m'avait fait le grand plaisir d'accepter immédiatement l'invitation que je lui avais adressée d'illustrer cette année la Fête du Soleil par cette splendide leçon de physique. Les assistants ont vu l'air que nous respirons se liquéfier sous leurs yeux en s'abaissant à une température de 191 degrés au-dessous de zéro. L'air liquide se tient comme de l'eau dans un verre à doubles parois entre lesquelles on a fait le vide, se tient dis-je, comme de l'eau à la pression atmosphérique normale, et à l'aide de manipulations habiles, les effets les plus bizarres, les plus fantastiques, sont produits par le physicien.

Personne n'a oublié que la liquéfaction du gaz a été obtenue pour la première fois par notre savant collègue et ami, M. Cailletet, en décembre 1877, en appliquant ingénieusement, génialement, les propriétés de la détente des

gaz. Si, par exemple, on a un gaz comprimé sous une pression de 200 atmosphères, et qu'on le fasse se détendre brusquement et revenir à la pression atmosphérique ordinaire, on produit un abaissement de température considérable, qui peut atteindre 240 degrés au-dessous de zéro : le gaz devient alors liquide à la pression atmosphérique normale. L'azote se liquifie à 194 degrés, l'oxygène à 182 degrés.

L'air liquide, à 191 degrés au-dessous de zéro, est un comburant extrêmement actif, de telle sorte que si l'on plonge dans cet air liquide n'importe quel corps combustible, on obtient une température des plus élevées. Un morceau de charbon porté au rouge, plongé dans l'air liquide, brûle avec une vive lumière, s'élève à sa partie supérieure à une température de 2.000 degrés au-dessus de zéro, tandis qu'à la partie inférieure elle est voisine de 200 degrés au-dessous.

Les propriétés de la matière sont modifiées : un tube de caoutchouc plongé dans l'air liquide devient dur et cassant comme du verre, un morceau de bifteck devient une pierre friable, une fleur, une rose, trempée dans l'air liquide, devient un fragile objet de verre fin.

Observation remarquable : les microbes supportent parfaitement ces basses températures. Il est impossible de tuer par le froid la cellule vivante. Des microbes pourraient vivre dans les espaces interplanétaires, dont la température est voisine du zéro absolu (273 degrés au-dessous de zéro), et se transporter d'un monde à un autre.

Je ne vois pas du tout de quel droit des analogistes à courte vue prétendent que notre voisine la planète Mars doit être inhabitable parce qu'il y fait peut-être un peu plus froid qu'ici.

Il serait superflu d'ajouter que la savante conférence de M. d'Arsonval a été écoutée avec un plaisir infini et, pour ma part, je le remercie de l'avoir complétée par une importante et hardie conclusion philosophique, en faisant remarquer combien les aspects de la Matière, ainsi que ses propriétés, sont variables suivant les conditions et les milieux, combien la limite entre la Matière et l'Energie est difficile à définir, et en déclarant que les phénomènes si complexes exposés dans mon dernier ouvrage sur *Les Forces naturelles inconnues* ne doivent plus être considérés comme impossibles, mais sont, au contraire, désormais inscrits dans le cadre des études positives de la science expérimentale. C'est la première fois qu'un membre de l'Institut prononce ce jugement, et l'année 1907 marquera une date caractéristique dans les annales des recherches psychiques.

NOTRE-DAME DE CAMPITELLO

On écrit de Corse que Notre-Dame de Campitello ne cesse d'attirer les fidèles. Plusieurs pécheurs se sont convertis. Des jeunes gens, à la suite d'un pèlerinage, sont devenus des modèles de piété et font la sainte communion plusieurs fois par semaine.

Comme il s'agit de faits récents, et qui concernent des personnes vivantes, nos lecteurs comprendront la discrétion qui doit régler notre plume. Les merveilles de la grâce succèdent aux prodiges des apparitions.

Le 29 juin, vers cinq heures du soir, Mlle Thérèse Pancrazi envoya sa petite nièce, âgée de neuf ans, avec une autre fillette, Jeanne Guidoni, du même âge, aux champs des apparitions et leur commanda d'apporter des feuilles du châtaignier, qu'elle désirait avoir par dévotion.

Les deux fillettes, habituées à une grande liberté et plus agiles que des garçons, n'hésitèrent pas à grimper sur l'arbre qui se trouve à côté du quatrième rocher des apparitions. Jeanne Guidoni s'éleva à une hauteur de 15 à 20 mètres.

Tout à coup, elle perd l'équilibre, tombe et vient s'aplatir sur le ventre au milieu des cailloux. Sa compagne, effrayée par le bruit de cette chute, la croit morte et court appeler les gens de Panicale.

Tous dégringolent, en quelques instants, à travers les roches, vers le lieu de l'accident. Ils trouvent la petite Jeanne étendue sur le ventre et ne donnant plus signe de vie.

M. le curé vient la voir, après qu'on l'a déposée dans son lit. Il constate qu'elle respire encore, mais qu'elle ne passera pas la nuit. Le lendemain, elle est toujours dans le même état ; elle ne parle pas, ne remue pas, ne prend aucune nourriture, ni breuvage.

Lellena Parsi, en religion sœur Catherine, qui est très souffrante, descend aux champs des apparitions et supplie la Très Sainte Vierge de faire un miracle et de sauver l'enfant. La prostation reste complète pendant trois jours, et la désolation de la famille est grande.

Le quatrième jour, Jeanne semble s'éveiller, demande à boire et à manger, puis se lève et court jouer sur la place avec ses compagnes.

On l'examine ; elle n'a pas une égratignure. On l'interroge. Elle répond : « Au sommet du châtaignier, j'ai vu la Sainte Vierge habillée de blanc... Je ne me rappelle plus rien ! »

Ce prodige a fermé la bouche aux incrédules qui profitaient de l'accident pour déblatérer contre les prétendues apparitions. (Extrait de la *Revue Mariale*).

LES LIVRES

Le Maître de la Chance, par RENÉ D'ANJOU, **vient de paraître chez Orsoni, éditeur.**

A travers la trame passionnante d'un drame qui se passe dans le monde de l'industrie, à travers le dialogue gai souvent, le mouvement, l'intérêt sans cesse grandissant de ce volume, se joue une bien curieuse intrigue entre... *disparus* et survivants. Un gros secret est emporté dans la tombe par un homme juste et bon que la mort terrasse ; son influence survivant, par la force d'un désir surhumain, persiste et finit par des moyens occultes, mais rigoureusement vrais, contrôlés, à rétablir l'acte de justice et d'amour que son départ imprévu de ce monde a empêché. Les vibrations de la dernière pensée active d'un mourant peuvent-elles donc flotter dans l'ambiance jusqu'à l'heure où elles trouvent dans un cerveau organisé à leur diapason la corde sensible ? Ce livre développe cet étrange problème. C'est un gros volume imprimé sur papier vergé : 3 fr. 50, franco.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE. Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73